

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LA CUISINIÈRE DES KENNEDY

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Nézida – Le vent sur les pierres

VALÉRIE PATURAUD

LA CUISINIÈRE DES KENNEDY



© Éditions Les Escales domaine français,
un département d'Édi8, 2024.

© À vue d'œil, 2024,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0742-8

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

« Elle s'imprègne, s'enivre des odeurs de cuisine. Sidonie lui confie de simples tâches, qu'elle exécute avec application. Sa gourmandise s'aiguise en humant les fumets, en léchant les fonds de sauce dans les casseroles, en trempant son doigt dans les terrines et les jarres de crème épaisse... Elle apprend le goût des légumes croquants, celui des herbes de la montagne, le thym, le romarin, mais aussi l'ail et le genièvre, l'odeur du poisson de rivière que Pierre écaille sur la margelle du puits. »

À Jean-Louis,
toujours, à nos enfants et à Carole

La vie est un roman qui a besoin d'être récrit.

Julien Green

La littérature est la preuve que la vie ne suffit pas.

Fernando Pessoa

PROLOGUE

28 septembre 1999, Valréas, Vaucluse

Son tablier du dimanche.

Elle avait dit : « Il faudra me faire partir avec mon tablier du dimanche. »

Lavé le lundi, il attend la fin de la semaine, amidonné sur l'étagère, au mitan de l'armoire en noyer.

Dans la chambre, à une volée de marches de la modeste maison 52 route de Grillon, le parfum de l'essence de lavande l'emporte sur celui de la cire d'abeille qui fait pourtant luire les meubles cirés sous l'éclat des chandelles. Les rideaux imprimés de bouquets de myosotis sont tirés. Andrée avait acheté ce tissu en quantité sur le marché un matin de mai, et la maison s'était ce printemps-là fleurie

de la cuisine au grenier. Les jours avaient passé, les fleurs étaient restées.

Le vent, par bourrasques, projette bruyamment les gouttes de pluie contre les vitres. Il pleut depuis plusieurs jours sur la terre sèche, craquelée par un été brûlant. Les voisins, venus présenter leurs condoléances, sont préoccupés : le Lez est bigrement haut au pont au Jas et la route basse est submergée à Nyons, cela va contrarier les vendanges.

Andrée repose là, entre le brouhaha des conversations et les gouttes de pluie qui s'acharnent aux fenêtres. Si petite et légère, posée sur le couvre-lit en crochet, perdue dans son tablier blanc qui lui tient lieu de linceul. Ses cheveux gris, retenus par deux peignes en écaille, ondulent autour de son visage apaisé. Elle porte au cou le camée en agate, serti d'or jaune, acheté rue Mercière à Lyon avec un de ses premiers salaires, il y a bien longtemps...

Quelqu'un a glissé entre ses doigts un cha-pelet de perles brunes. Cela l'aurait agacée,

la foi d'Andrée était bien timide, mais elle ne se serait pas fâchée : c'est comme ça, aux enterrements, il y a des rites, il ne faut contrarier personne. C'est qu'elle en a suivi des corbillards, Andrée. On ne vit pas quatre-vingt-dix ans sans mettre en terre des frères, des sœurs, des voisins, les uns après les autres. Même les chats et les chiens qui vous accueillent et se frottaient contre vous, les soirs frileux.

Le gendre avait dit : « On ne part pas en tablier, tout de même ! »

Il est d'usage de se présenter au Seigneur dans sa plus belle tenue. Pour les hommes, un complet datant parfois d'un lointain mariage dont les coutures ont bien du mal à s'ajuster au corps vieilli. Les dames s'en iront vêtues d'une robe sobre, d'un corsage boutonné, d'une dentelle au col. On se doit d'être correct. Mais Andrée avait donné ses instructions et Madeleine, sa fille, se serait bien gardée de lui désobéir.

Le gendre a gagné sur un point : sa belle-mère ne quittera pas cette maison chaussée

de ses vieilles pantoufles, de larges charentaises en flanelle de laine écossaise qu'Andrée ne quittait jamais, même pour aller chez Leclerc. L'employé des pompes funèbres a peiné à lui enfiler les chaussures noires en cuir, retrouvées enveloppées dans du papier journal jauni au bas de l'armoire.

Madeleine, le corps épais et lourd, celui d'une vieille femme, déjà, est assise dans le fauteuil de velours grenat sous l'unique fenêtre de la chambre. Sur les accoudoirs élimés, des carrés de dentelle. « La dentelle, mon péché mignon », aurait dit Andrée, avant d'éclater de rire, de ce rire aux accents de rocaille qui résonne encore derrière les larmes de Corinne et Alain, ses petits-enfants. André, leur frère aîné, se tient à l'écart, épaules basses, appuyé contre le mur, il tourne et retourne nerveusement son briquet entre ses doigts.

Le gendre conduit les opérations et prend son rôle très au sérieux. Il fait signe à l'employé en costume et cravate sombres qui attend, droit comme un i, recueilli, près de la

porte. Madeleine laisse faire, elle est un peu perdue, la princesse. C'est ainsi que sa mère l'appelait, hier encore, elle, la septuagénaire aux cheveux gris et aux chevilles gonflées sous les bas de contention.

Ils sont prêts. Le cercueil de bois clair attend ouvert à côté du lit. Andrée avait préparé une enveloppe dans le tiroir de la table de nuit pour « que vous soyez pas dans la peine, le jour venu ». Le gendre a choisi avec Alain un cercueil en hêtre, poignées et vis en plastique « qui pourront partir à la flamme, sans risques », leur avait expliqué la responsable commerciale de l'Athanée, le magasin à la vitrine rouge et noire sur le tour de ville. Andrée ne voulait pas finir en terre et l'urne serait déposée dans le caveau familial du gendre au cimetière de Colonzelle car on ne savait pas trop quoi en faire.

Une petite chose, toute légère, un ange blanc, soulevé à quatre mains. Alain avait feuilleté le catalogue, son choix s'était arrêté sur un satin mauve pour le matelas, l'oreiller, la couverture et le tour du cercueil. Un lit de

lavandes, de celles qu'elle a tant ramassées avant de les lier d'un brin d'herbe. De celles dont elle se parfumait dans une coquetterie timide de femme simple.

Dans la cuisine, au bas de l'escalier, des voisines parlent fort, l'accent ne permet guère le moderato. Ici, c'est l'allegro, le presto et surtout le forte qui dominant, les jours ordinaires comme ceux emplis de tristesse.

La pluie a cessé. Comme cela arrive parfois, entre deux averses, un rayon de soleil joue dans les flaques devant la maison. La famille et ceux qui le désirent sont invités à suivre le convoi funéraire avec leurs voitures. L'employé accompagne ses paroles d'un geste large, conduisant l'assemblée vers la sortie. Alain entoure d'un bras protecteur sa sœur qui ne cesse de pleurer en silence. Depuis qu'un bonbon offert par une voisine est resté trop longtemps coincé dans sa gorge, alors qu'elle était âgée d'à peine cinq ans, Corinne vit dans la douce naïveté de l'enfance.

À la sortie du village, les automobilistes respectent la file des quelques voitures qui

suivent le fourgon. Certains le doublent, la fumée d'une cigarette s'échappe d'une vitre entrouverte, le soleil est revenu et il tape fort en cette fin septembre. D'une autre, on entend le refrain du tube de l'été s'envoler par le toit ouvrant. Des enfants chantent à l'intérieur et gesticulent sur les paroles : « tomber la chemise, tomber la... » Andrée aurait aimé cela, partir accompagnée de grimaces, d'enfants rieurs et de chansons populaires. Andrée chantait si souvent dans sa cuisine... Et voilà Frank Sinatra, voilà *Strangers in the Night* qui s'élève dans un anglais méridional qui n'appartient qu'à elle, qui n'existe nulle part ailleurs que dans cette pièce aux effluves de daube et d'huile d'olive.

Après une courte cérémonie au crématorium d'Orange, le convoi repart vers le cimetière de Colonzelle protégé du vent, blotti derrière l'église aux pierres blanches au cœur du village. Le prêtre attend près de la grille. Lorsque les voitures approchent, le vieil homme essuie ses mains tachées de mauvaises herbes sur sa soutane, il n'aime